Les Corollaires

Je suis seul. Au loin je finis d'entendre le craquement caractéristique de la neige sous les pneus pendant que les dernières lumières des phares font danser les branches des sapins qui couvrent le chemin. Je relève mon col au-dessus de mes joues et je souffle consciencieusement sur mes doigts pour les réchauffer. Il me reste encore environ trois heures de marche pour arriver au complexe avant minuit. La forêt est belle autour de moi. La neige couvre encore la totalité des arbres et seul le vert des aiguilles et les sombres troncs rompent cette harmonie blanche. Le chemin n'est visible que par la saillie qu'il laisse sur le flanc de la montagne jusqu'au col que j'aperçois très bien d'ici. Du haut de ce col, je serai en vue du complexe. Commencera alors la partie « discrétion » de ma marche d'approche où je devrai glisser le plus silencieusement possible le long de la piste jusqu'à ce plateau encaissé où l'entreprise Corollarians Robotic System a installé un des vingt-trois centres de fabrication et d'acclimatation des Corollaires. Ce centre vers lequel je me dirige est un des cinq plus gros complexes de l'entreprise. En plus des chaînes de production et de conditionnement, on y trouve aussi un centre de recyclage des tissus organiques synthétiques et la direction de l'unité Recherche & Développement de la firme. Malgré tout, ces installations sont assez peu gardées. On y trouve quand même la fameuse unité de confinement et de sécurité, les Bloks. Cependant, mise à part cette garde, peu armée contre les êtres humains, on peut rentrer dans le centre assez facilement. Évidemment, le vol n'est pas une crainte pour l'entreprise. Ce serait comme voler un ordinateur sans composants ou sans carte-mère. Le seul vol dont la CoRoSys a peur serait celui de leurs systèmes d'exploitation mais le seul hacker à avoir tenté ce challenge travaille dorénavant pour l'entreprise, et, d'une façon assez inexpliquée, personne n'a jamais retenté l'exploit. Mais de toute façon, je ne suis pas là pour voler les secrets de ce système d'exploitation. Ni même pour voler l'enveloppe corporelle d'un Corollaire. Je ne suis là que pour montrer la réalité d'un système bouffi de cruauté dans lequel on exploite et maltraite des robots organiques au seul motif qu'ils ne sont que semi-humains. Les photos que je dois prendre feront sûrement les grandes heures des associations de défense des Corollaires. Peut-être serviront-elles à l'ONU, soixante-dix ans après l'apparition

de ce système d'exploitation scandaleux ? Ces robots sont peut-être faits de matières synthétiques mais preuve est faite depuis plusieurs dizaines d'années qu'ils sont sensibles et conscients ; malgré eux certes, grâce au système électronique d'intelligence artificielle qui anime leur crâne ; mais malgré tout ils ne méritent pas de vivre ça.

*

Les événements se sont accélérés au sein de la décennie 2060. L'Europe était devenue le centre du monde moderne grâce aux avancées des campus de la Mégalopole européenne sur l'intelligence artificielle. Les États-Unis avaient connu une récession terrible après une succession de crises économiques et de conflits armés mal gérés. L'éducation avait terriblement souffert de ces coupes budgétaires inhérentes à ces crises et le coup de grâce est tombé quand l'université de Yale a dû fermer plusieurs de ses cursus, faute de moyens. Columbia sacrifia ensuite son école de droit qui faisait pourtant sa fierté et le MIT ferma son école d'ingénierie. Les capitaux partirent en Europe où l'Union Européenne décida l'ouverture d'un campus géant de microtechniques et d'ingénierie spécialisée dans la Ruhr à Essen. Ce campus représenta bientôt le nouvel Eldorado pour les cerveaux asiatiques et russes qui y accomplissaient leurs études avant de revenir fournir à leurs pays d'origine la matière grise accumulée à l'étranger.
En 2068, L'Écosse accéda à l'indépendance par référendum. Ce fut la fin du Royaume-Uni. Le Roi George VII eut beau passer presque un an sur les routes d'Écosse en campagne déguisée avec sa première ministre, le résultat du vote, le 12 janvier, fut sans appel et la couronne capitula sans combattre, KO debout devant un tel plébiscite. George VII abdiqua en faveur de sa sœur Charlotte qui prit le nom de règne d'Élisabeth III. L'Espagne et la France, démocraties fragilisées par l'âge, ne se firent pas prier et entamèrent des négociations avec respectivement la Catalogne et la Corse pour éviter un embrasement et risquer une telle crise politique. Il n'en fallut pas plus pour que de nombreux philosophes et historiens qualifient cette période particulière de « nouveau printemps des peuples ». Deux cent vingt ans après, l'analogie était toute trouvée. Mais c'est en septembre que tout a basculé. Kaliningrad suivit l'exemple de Gdansk et déclara son indépendance en vue de former avec ces derniers un nouveau pays et de signer ainsi le

renouveau de la Prusse. Évidemment la Russie ne l'entendit pas de cette oreille et c'est alors que le monde découvrit les Corollaires.
L'ONU se déchira rapidement sur la question néo-prussienne. Ce serait un euphémisme que de dire que la position de la Russie au conseil de sécurité compliqua quelque peu toute prise de résolution. Alors que la France s'arc-boutait sur son droit de veto pour empêcher l'ONU de participer à la guerre fratricide que les Russes voulaient mener dans cette nouvelle Prusse, la Russie passa la frontière en silence à Sovetsk contre l'avis de l'ONU. Espagne et France prirent alors les armes et positionnèrent leurs troupes en Pologne pour contrer l'agression russe. Les choses sont alors entrées dans une sorte de tension malsaine et puis la Russie, sans même faire appel à son armée régulière, surprit le monde entier en mobilisant plus de 30 000 soldats. Beaucoup trop pour reprendre possession d'une région dissidente. C'est alors que les humains rencontrèrent les Corollaires.
La Nouvelle-Prusse rendit les armes, Espagnols et Français retournèrent dans leurs pays et la Russie reprit contrôle sur Kaliningrad, mais l'essentiel était ailleurs désormais. Quelques semaines plus tard, la technologie des Corollaires faisait parler d'elle dans le monde entier. L'équipe d'ingénieurs à l'origine de l'invention perdit rapidement tout droit de regard sur les brevets et la CoRoSys, alimentée par des capitaux russes, prit le contrôle et entama une production pharaonique. De manière assez particulière, plusieurs voix s'élevèrent alors pour une utilisation à grande échelle de ces Corollaires. Et pourquoi ne les utilisons-nous pas pour les tâches compliquées et dangereuses dans les usines ? Et pourquoi n'allons-nous pas même jusqu'à leur confier les emplois sous-payés dont personne ne veut ? Pourquoi alors ne pas étendre cette gageure et ne pas en faire aussi des domestiques de maisons ou des personnes de compagnie ? Les engrenages étaient en marche et la machine avançait déjà implacablement.

*

Je m'introduis dans l'usine par le conduit d'aération. Tous les grands espions font ça. À tel point d'ailleurs que le système devrait être complètement éculé ! Pas ici. À l'instar des mineurs de Zola dans Germinal, je me contorsionne dès lors dans un tube humide et sombre. La condensation tombe de manière régulière sur mon visage, m'obligeant à des réflexes de la main pour essuyer

ce mélange d'eau et de sueur. Après un temps particulièrement long, j'arrive enfin à une ouverture. Je bascule la grille et je passe la tête dans ce qui me paraît être un bureau, mais impossible d'être catégorique dans cette obscurité. Je me laisse alors tomber en me retenant par les bras et je constate que les lieux sont vides et silencieux comme un tombeau. Si mes informations sont exactes, je devais arriver dans le bâtiment de production. L'usine ne fonctionne que le jour, les chaînes d'assemblage s'arrêtent la nuit pour ne pas tourner sans supervision. En soi, l'assemblage pourrait fonctionner en continu mais de fait, c'est l'installation du programme qui prend du temps en cela qu'elle doit être faite manuellement par plusieurs équipes de techniciens qui possèdent les formations adéquates. Il faut que cette installation se fasse sous surveillance car la moindre manœuvre pourrait donner un Corollaire défectueux qui, soit ne répondrait pas à sa fonction, soit agirait selon un libre-arbitre meurtrier. Ce n'est encore jamais arrivé au grand jour mais un rapport de la CoRoSys daté de septembre 2071 montre que selon la manière dont le programme est assimilé (ou modifié), certains sujets montrent des tendances pathologiquement psychopathes et meurtrières avec une tendance à la cruauté. La CoRoSys avait alors réagi en présentant un nouveau modèle de Corollaires doté d'un nouvel organe synthétique dans le bas du dos. Dans cet organe situé juste sous l'enveloppe organique, un liquide inoffensif forme une poche. En revanche, si ce liquide est soumis à une forte pression concentrée, il se vaporise et se diffuse en moins d'une demi-seconde et tue immédiatement son hôte. Il a suffi après cela de fournir des flash-balls aux Bloks et la CoRoSys assura que le problème de sécurité était réglé.

Ce sont bien les chaînes de production qui m'intéressent aujourd'hui. Le pas décidé, je traverse donc la porte du bureau où je suis tombé puis le couloir qui lui fait face. Le chemin est fléché et ma petite lampe de poche me permet de voir où je mets les pieds. Seulement au sens propre malheureusement puisque arrivé dans l'une des six cathédrales de métal dans lesquelles l'assemblage s'opère, rien ne pouvait me préparer à ce spectacle. La salle avait la forme d'un immense hangar à dirigeable. Alignés le long des parois nord et sud couraient trois tapis roulants métalliques, chacun retenu par des paires de suspentes. Régulièrement disposés autour de ces tapis, on voyait pendre des bras robotiques armés d'outils. L'un devait souder les différentes parties des Corollaires. L'autre semblait plutôt équipé pour découper on ne sait quoi. En bout de tapis, d'immenses bouches conduisaient dans une salle suivante dont l'accès m'était impossible

mais qui éclairait ma position d'une lueur lointaine et rougeâtre. La vision était extrêmement anxiogène. On croyait être arrivé au bord du Styx et attendre l'arrivée de Charon tandis que les cercles de l'enfer s'étalaient devant nous, hors de notre vue mais rappelant leur présence par la chaleur, la lumière et le bruit. Je me saisis de mon appareil et bombardai la scène de mes flashs. Les clichés étaient sombres mais on distinguait encore bien les ombres fantomatiques des Corollaires alignés, stoppés en pleine croissance et à qui il manquait encore ici un bras, là le visage, ailleurs la vie.
À intervalles réguliers, on remarque des seringues qui jalonnent la chaîne de production. Rien d'étonnant ni de scandaleux à cela, dans la vie de tous les jours, la CoRoSys fournit des doses de nutriments aux propriétaires de corollaires. Ainsi, en intégrant ces doses à sa base de repos, le propriétaire n'a à s'occuper de rien et l'alimentation de son compagnon est automatiquement géré. Il est vrai qu'au prix où l'on paye les services des Corollaires, la tranquillité d'esprit semble la moindre des choses, les gens n'achètent pas qu'un animal de compagnie. Le problème c'est que la dégénération des tissus organiques synthétiques nécessite une alimentation précise et programmée et que les gens lambda n'auraient pas voulu des Corollaires s'il leur incombait de devoir gérer ce problème. La CoRoSys fournit donc la base de repos et les doses de nutriments. Une dose correspondant à un mois d'utilisation, le reste des doses nécessaires étant apporté pendant les mises à jour. Le système fonctionnait à merveille.

*

Au fond du hangar, une porte entrouverte. De l'entrebâillement de cette porte, me parviennent des sons qui à ce moment de la nuit me paraissent complètement irréels. Lentement, silencieusement, je range mon appareil photo dans mon sac. Les clichés qu'il contient feront bientôt le succès des campagnes anti- CoRoSys des associations pour lesquelles je travaille. Ma mission est terminée. Le monde découvrira bientôt la réalité de production des Corollaires, traités sans aucune humanité, laissés à l'abandon sur des chaînes de production avec une demi-conscience et un demi-corps. C'est un véritable succès personnel et ce sera bientôt un grand succès pour la cause. Cependant, je ne peux pas m'empêcher de me diriger vers la source du bruit. Plus je m'en approche et plus il devient précis. On entend comme un souffle, un bruit

régulier de machine qui pompe une substance. Et des cris. Deux types de cris. Des cris plaintifs d'abord. Un animal blessé ? À l'agonie ? Derrière eux on entend encore des invectives. Humaines cette fois, sans aucun doute. On hurle des ordres, on force une cadence.
Je cherche à m'approcher de la salle dont l'activité secrète fonctionne encore à cette heure de la nuit. À ce moment où toutes les machines sont au repos et les hommes hors-services. Cette usine est décidément bien trop mystérieuse pour que tout y soit normal. Quelque chose cloche dans la CoRoSys. Tous nous savons que l'entreprise ne révèle pas tous ses secrets. Personne ne sait par définition de quels secrets il s'agit et on a déjà entendu les pires rumeurs sur de nombreux sujets. La rumeur naît de l'incertitude et du manque d'information. À l'ombre de l'ignorance elle se nourrit pour paraître dans les esprits les plus en recherche de réponses. La rumeur devient alors la nourriture dont ces cerveaux ont besoin et sur laquelle ils se jettent sans vergogne, affamés qu'ils étaient du fait des privations. Certaines rumeurs ont pu servir nos causes, mais jamais je n'ai prêté une quelconque importance à celles-ci. Pourtant ce soir, ce bruit me glace le sang et l'angoisse m'étreint.
À l'ombre de gros tuyaux d'aluminium, je me glisse jusqu'à une ouverture pratiquée dans une paroi. Elle me tient à l'écart des chemins normaux et me permet de me rapprocher de la source des bruits. Malheureusement, ce cheminement est rapidement bloqué par d'autres tuyaux qui s'enchevêtrent. Une rapide analyse de la situation me permet de voir la solution dans une grille d'aération à moitié ouverte sous le plafond, à environ trois mètres plus haut que moi. Par un effort d'escalade rendu difficile par la condensation, je parviens au bout de longues minutes à me hisser et à pouvoir continuer mon parcours. Je me glisse à l'intérieur des tuyaux le temps d'accéder à la fameuse salle dont l'activité est de plus en plus proche de ma position.
Je pousse une porte et entre dans une lumière aveuglante. Il est évident que l'activité n'est pas à l'arrêt ici. Des hommes s'activent autour d'un puits de lumière d'où tombent des Corollaires toutes les trois ou quatre minutes. Ils sont environ une petite vingtaine, tous en bleu de travail et équipés de gants, de casques et de longues lames. Aux quatre coins de la salle, six hommes sont postés. Ils ont la tenue complète du méchant dans les mauvais films de série B.Ils sont grands, habillés en noir de la tête aux pieds. Leurs têtes sont couvertes par un casque bombé noir, leurs visages cachés de masques de protection qui se prolongent au niveau des yeux par des lunettes fumées. Sur les gilets qui me semblent pare-balles, on retrouve le logo de la

CoRoSys en blanc, s'étalant sur toute la poitrine. La discrétion n'est pas de mise. Ils ne sont pas censés être subtils, c'est un fait, mais ils sont décalés. Comme une armée venue d'un ancien temps, protégeant les intérêts d'un régime fasciste. Répugnant. Bon, néanmoins, je n'irai pas jouer au cow-boy et aux indiens avec eux en ce moment. Quatre d'entre eux sont armés de matraques et les deux autres sont munis des fameux flash-balls anti-Corollaires. Les canons de leurs armes semblent avoir été modifiés, ils sont plus long. Ça semble être fait pour augmenter la portée de leurs armes. Ou la puissance d'impact. Dans les deux cas, je ne voudrais pas être à la place d'un Corollaire. Même si la douleur est un sentiment inconnu pour eux, même si la mort intervient en quelques secondes après l'impact, il est impossible que la puissance de l'impact ne leur fasse pas résonner les tissus.

J'avance dans l'ombre. La pièce est assez grande pour que je puisse me cacher dans les recoins sans être vu par ces hommes, de toute façon bien trop absorbés par leur tâche. Je tente de trouver un endroit pour voir ce qui peut bien nécessiter un travail de nuit, gardé par des Bloks, qui plus est ! Au centre du puits de lumière, les Corollaires tombent dans un grand bac. Ceux-là sont des Corollaires usés, vieillis par le temps et les travaux. Sur les trois que j'observe, l'un semble aussi défectueux, le visage tiré sur la droite comme un homme victime d'un AVC mais accentué et exagéré par le caractère artificiel de cette fausse mort. L'un des ouvriers vient justement de charger ce Corollaire sur son épaule et de le déposer sur un cadre métallique que je n'avais pas encore vu au fond de la salle. D'un mouvement décidé, il dégaine sa lame. Je jurerais qu'à ce moment-là j'ai vu les yeux du Corollaire bouger, ses pupilles se sont dilatées. Face à la sérénité de l'ouvrier, je comprends que l'homme est habitué à cette tâche. C'est le cas pour tous. D'un coup de poignet maîtrisé, sa lame arrache les tendons synthétiques internes qui retiennent les tissus organiques. La lame tombe. Le Corollaire crie. Un cri glaçant autant qu'il est retenu. Silencieux presque. Son visage se déforme de douleur, il garde la bouche fermée mais sa plainte est parfaitement audible et me fige le sang de terreur. Les mains gantées de l'ouvrier se saisissent alors du col du Corollaire. Son visage ne montre aucune empathie pour un être synthétique manifestant douleur, peur et incompréhension. Sous l'action sèche et précise de l'homme en bleu de travail, la peau du Corollaire défectueux s'arrache en une couverture en forme de corps. Comme un lapin à qui on vient d'arracher la fourrure, les membres de l'esclave se raidissent en une fraction de seconde, sa tête tombant sur le côté. L'ouvrier actionne alors un

bouton à sa gauche et le cadre métallique bascule en arrière laissant tomber le squelette en carbone du Corollaire, encore saisi de spasmes, dans une ouverture qui s'ouvre sur un brasier infernal et qui engloutit les restes dans une éruption d'étincelles. Les tissus organiques sont récupérés par un autre homme, pas plus touché par ce qui vient de se passer, et qui la stocke avec une dizaine d'autres dans un bac sur lequel n'est inscrit que la mention « nutriments ».
Horrifié par ces quelques secondes, je perds l'équilibre et glisse à terre, les fesses sur le sol, je ne peux que comprendre que tous m'ont vu. Les Bloks, un peu plus loin, fouillent encore du regard l'endroit du bruit sans me mettre en joue. En l'espace d'un instant, l'adrénaline comme ma meilleure alliée, je reviens sur mes jambes, me rue sur la première issue à ma portée et cours dans le couloir qui s'ouvre devant moi. J'ai le temps d'atteindre une deuxième porte avant d'entendre les hurlements bestiaux des Bloks m'ordonner de m'arrêter. La poursuite commence. La deuxième porte que j'ouvre me fait entrer dans un hangar. Immense avantage dans ma fuite, plusieurs palettes de matériels me permettent de slalomer et de ne pas offrir mon dos aux armes des Bloks. Dans un mouvement complètement désespéré, je lance mon sac contre la console d'ouverture des portes. Le rideau de fer s'enroule autour de son axe et mon issue de secours se dévoile à moi. Dès la sortie du bâtiment, je bifurque d'un mouvement de course très sec sur la droite et m'échappe dans la pâle lumière du matin qui ne fait pas encore briller la neige mais permet de dessiner les contours des arbres. Si j'atteins la forêt à droite du col, je suis sauvé. J'entends des cris à quelques mètres derrière moi mais je suis sauf. La forêt va m'offrir son refuge et je pourrai rejoindre le col demain matin puis le village dans l'après-midi. De là je pourrais rentrer en ville et raconter ce que j'ai vu. Évidemment, les photos sont restées dans ce qui a permis ma fuite et le sac gît encore sous la commande de la porte. Heureusement, comme à chaque fois, je n'ai laissé aucun indice sur mon identité. Le sac est neutre. Je passe en revue tout ce qu'il contenait. Mon appareil photo, une carte mémoire, une gourde mais sans étiquette ou quoi que ce soit qui... Une détonation. Ils ont tiré. Je m'écroule sans un cri dans la neige. Mon bas dos me fait atrocement souffrir, l'impact fut terrible. Sans une goutte de sang dans la neige, mes yeux se ferment. Je suis seul.